

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°10 – septembre/octobre 2007

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2007

DE L'ORIENT INTERIEUR

« Jacob Boehme donne à chaque instant, dans cet ouvrage et dans ceux qui suivent, le nom de vierge à l'éternelle sagesse divine ; et quelquefois aussi il la désigne sous le nom de *SOPHIE*. J'ai pris sur moi d'employer, presque partout, ce nom de *SOPHIE* pour indiquer cette vierge éternelle, que sans cela on aurait pu confondre, mal à propos, avec la créature terrestre, honorée comme vierge sainte, sous le nom de Marie, par les chrétiens. »

Louis-Claude de Saint-Martin

SOPHIA

1

La Vierge céleste

L'Eternellement-Féminin nous attire vers en Haut, mais c'est *Sophia*, la Sagesse éternelle qui, depuis le Haut, *s'avance au-devant de nous*, pour nous élever vers le Sur-Haut.

C'est la Vierge céleste, et non pas Ève, qui nous élève au-dessus du Haut, en une « montagne sauvage », où elle se livre à nous, comme une Épouse, « sans mode et sans forme ».

Ève est à sa ressemblance comme toutes les théophanies formelles qui s'offrent à notre contemplation, mais la Vierge céleste est notre Épouse dans l'ordre des théophanies *informelles*.

2

Le bas, le Haut, le Sur-Haut

Le même visage de beauté se manifeste tantôt en bas, tantôt dans le Haut. Le visage d'en bas est à la ressemblance du visage du Haut. Le monde des théophanies relie le bas et le Haut.

2

Le monde sensible est le bas, le Haut est le Ciel. La ressemblance unit le bas et le Haut. Qui est, en bas, à la ressemblance du visage de la Vierge céleste ? C'est celui de la bien-aimée.

Qui est, dans le Haut, à la ressemblance du visage de la bien-aimée ? C'est l'adorable visage de *Sophia*, la Vierge céleste. Mais, dans le Sur-Haut, cessent les théophanies formelles.

3

Un désert sans jouissance

Dans le monde des théophanies, le visage de la Vierge céleste s'offre à la contemplation sous les apparences du visage de la bien-aimée. Tel est le mystère des théophanies formelles.

Ce mystère des théophanies est le mystère de *la ressemblance*. Le connaître, c'est entrer dans un plus haut mystère, là où cesse toute ressemblance et où commencent les théophanies *informelles*.

Dans le Sur-Haut, *Sophia*, la Vierge céleste s'offre vraiment comme l'Épouse à l'époux, car ce n'est pas tout de jouir de sa beauté admirable dans le Haut, il faut entrer dans un désert sans jouissance.

J.M.

**DOCUMENTS D'ORIENT
ET D'OCCIDENT**

FRANZ VON BAADER

La théorie de la liberté est ce qu'il y a de capital dans Baader. La philosophie allemande est venue aboutir au panthéisme. Hegel est l'inévitable conclusion de Kant. On a compris alors que la logique seule menait à un Dieu universel, à un monde nécessaire, et que, pour échapper au panthéisme, il fallait la dépasser et réhabiliter la liberté. Tout l'effort des adversaires intelligents de Hegel porte sur

ce point. Baader a suivi cette tactique bien avant les autres. Il a donné le signal et le plan de l'attaque, et a beaucoup contribué au changement de Schelling et au discrédit du panthéisme en Allemagne.



1745-1861

Il faut, d'après Baader, distinguer trois moments dans l'histoire de l'homme. Dieu le crée innocent ; mais cette pureté originelle n'est pas la perfection. L'homme est créé pour aimer Dieu. Or l'amour n'est pas cet instinct primitif du bien imposé par la nature ; il suppose le consentement, il est le libre don de soi-même. Mais la liberté n'est pas le libre arbitre, le choix du bien ou du mal. Le bien seul est la liberté. Le mal est l'esclavage ; car la volonté coupable est sous la servitude des attrait qui la dominant, et des lois divines qui répriment ses désordres, la frappent d'impuissance et la paralysent. Le libre arbitre n'est donc pas la liberté ; il est le choix entre elle et l'esclavage. Il n'est pas la perfection ; il n'en est que la possibilité. Il n'est pas l'amour ; il n'en est que la porte. Il doit donc être franchi et dépassé. Mais si la liberté est une charité immuable, éternelle, une vie divine dont on ne peut déchoir, elle n'en présuppose pas moins le libre arbitre. Pour se donner librement, il faut pouvoir se refuser. Il y a donc un moment où l'homme est appelé à se donner ou à se

refuser à Dieu ; l'alternative est offerte : il choisit. Après l'innocence, avant l'amour, le libre arbitre ou l'épreuve. La tentation est donc pour l'homme, et généralement pour toutes les créatures libres, une nécessité, mais non point la chute. Unies d'abord fatalement à Dieu, sans conscience propre, elles doivent se distinguer de lui. Mais cette distinction n'est point nécessairement une contradiction ou une révolte ; c'est ce que le panthéisme méconnaît. Il distingue aussi dans l'histoire de l'homme trois moments, mais le second est la chute, au lieu d'être, comme l'exige la pensée, la tentation qui peut avoir deux issues.

Le choix fait ne peut être prévu. Il ne se connaît pas à priori ; car le contraire était également possible. On ne le connaît donc que par l'événement. C'est l'expérience, et non la raison, qu'il faut interroger ; elle trouve ici sa place dans toute philosophie qui reconnaît la liberté.

Or le mal est entré dans le monde : l'expérience le témoigne. Quelle devait être la suite de cette chute ? Le choix accompli, le libre arbitre cesse aussitôt. Il n'est ni le bien ni le mal ; il le précède ; il est l'égalité possible de l'un et de l'autre. L'homme devait demeurer à jamais fixé dans la décision prise. Or le mal n'est que néant et douleur ; car Dieu est la vie. La conséquence de la chute était pour le monde l'éternel néant et l'universelle douleur : ce n'est pas ce qui a eu lieu : la chute a donc été réparée. Mais l'homme déchu ne pouvait recevoir la vie que si Dieu, le principe de vie, s'associait de nouveau à lui. Dieu devait descendre pour cela dans les abîmes où nous a précipités le mal ; il devait partager nos douleurs, porter le faix de nos peines, s'abaisser à toutes nos humiliations, se faire entièrement semblable à nous, connaître même la mort. Le sacrifice du Calvaire pouvait seul sauver une race déchu. Le but de ce grand holocauste était d'élever l'homme à l'amour éternel dont il s'était exclu ; mais ce ne pouvait être l'effet immédiat. Cet amour exige la coopération du libre arbitre ; le libre arbitre devait donc être rendu. L'homme a été replacé, par la vertu de l'expiation divine, dans la position où il se trouvait à l'heure de l'épreuve, libre de choisir, avec une différence toutefois. Il avait alors l'instinct du bien, il a maintenant celui du mal. Il doit mourir à lui-même s'il veut renaître à Dieu. La croix est pour l'homme et pour Dieu le seul moyen de réunion depuis la chute.

Le déisme et le panthéisme pallient le mal ; l'un et l'autre n'y voient que l'inévitable imperfection du fini ; mais le mal est si peu le fini qu'il est, au contraire, l'effort du fini à se poser comme l'infini,

de la créature à se faire le centre de tout, à usurper le droit de Dieu. Il n'est point, d'ailleurs, le contraire seulement du bien, comme le fini l'est de l'infini, il en est la contradiction.

Le manichéisme regarde le mal comme positif ; mais il a le tort d'en faire une substance, un principe éternel. Or, le dualisme est incompatible avec l'idée de bien. Ce système d'ailleurs, qui semble exagérer le mal, en atténue la gravité non moins que les précédents. En faisant du mal un principe éternel, il en fait un principe nécessaire ; c'est l'absoudre. Ces trois systèmes, à les prendre rigoureusement, sont donc unanimes à nier la liberté et la responsabilité du mal : ils en méconnaissent la nature.

Ici se présente une grande difficulté. On peut dire : Le mal est impossible ; il ne saurait exister : ce que l'on appelle de son nom, ou n'est rien, ou n'est qu'une forme du bien, un de ses déguisements. Le bien seul peut exister ; car Dieu est l'Être. On ne peut donc supposer quelque chose qui soit hors de lui, qui soit contre lui ; ce serait un non-mal. – D'autre part, si l'on ne veut pas nier le libre arbitre, il faut accepter la possibilité du mal. Or, nier le libre arbitre, c'est nier l'expérience, la conscience, tomber dans le fatalisme et avec lui dans le panthéisme. – Voilà deux exigences également impérieuses. La contradiction, heureusement, n'est pas insoluble.

Dieu est l'Être, donc hors de lui il n'y a que néant. L'homme est libre donc il peut vouloir contre Dieu. Seulement alors sa volonté est néant. Il ne peut la réaliser, il trouve l'opposé de ce qu'il cherche, et son œuvre le trompe. La volupté ruine les sens, l'orgueil amène l'abaissement, l'égoïsme est l'ennemi de notre intérêt : le mal se tourne toujours contre lui-même ; il est châtié par une divine ironie qui lui fait faire perpétuellement le contraire de ce qu'il se propose. Il obéit donc malgré lui, et son impuissante révolte est aussi bien soumise que la plus fidèle obéissance. Le mal manifeste Dieu comme le bien, seulement d'une autre manière : par son néant il proclame que Dieu seul règne et seul est. L'effet, étant toujours le contraire de ce que veut la volonté coupable, est divin. Le mal n'existe que subjectivement ; il essaye en vain de se réaliser, il ne peut se donner l'existence objective. Il y a dualité dans les volontés, non pas dans leurs actes : toutes, elles exécutent les desseins éternels. Les créatures, qu'elles le veuillent ou non, n'accomplissent jamais que les ordres divins. *Fata volentem ducunt, nolentem trahunt.*

Contemplée de ce point de vue, l'histoire se montre à nous sous un jour tout nouveau. L'homme, malgré les obstinés

égarements de sa liberté, ne fait jamais que suivre la route tracée par la Providence ; il est inhabile à troubler l'universelle harmonie ; il exécute toujours la pensée divine. Et quelle est cette pensée ? Pour notre race déchue, il n'y en a qu'une, la rédemption. Elle est l'œuvre miséricordieuse, l'événement magnifique dont les siècles se transmettent l'accomplissement. Au milieu de l'histoire s'offre le sacrifice qui sauve l'humanité : le christianisme est fondé. Tout jusqu'alors le préparait ; tout, depuis son apparition, concourt à son établissement universel. Il est la puissance qui entraîne le monde à un progrès incessant, et le provoque infatigablement à la justice, à l'unité, à l'amour. On ne peut connaître d'avance la volonté de l'homme : on peut prévoir celle de Dieu, que l'homme a deux manières, à son choix, d'accomplir. On n'est plus dans le fatalisme, cet insipide lieu commun des modernes philosophies de l'histoire ; mais on demeure dans un ordre d'autant plus majestueux que le désordre même finit par l'établir.

A cette théorie, que Baader a développée en plusieurs endroits de ses ouvrages, notamment dans le premier cahier de *la Dogmatique spéculative*, se rattache encore une idée importante. Le bien et le mal donnent à toutes nos facultés, à l'imagination, à la pensée, au sentiment, aussi bien qu'à la volonté, une direction différente. Les passions asservissent tout notre être. L'homme, sous leur empire, ne voit plus les choses sous leur véritable aspect, et il en est incapable. Le mal obscurcit, trouble, égare l'entendement, le frappe de folie et de sophisme : le bien l'illumine et le rectifie. La volonté a donc sur l'intelligence une décisive influence. Dans l'ordre moral, les convictions dépendent de la pratique. Une vie sensuelle et égoïste mène à d'autres croyances qu'une vie chaste et dévouée. Les âmes médiocres ont une autre philosophie que les cœurs tourmentés de la noble ambition de l'infini. Tous les hommes, à l'origine, ont sans doute un principe commun : ils entendent d'abord un même ordre de la conscience ; mais, selon qu'ils obéissent ou non, leur conscience s'altère ou garde sa pureté, leur entendement s'obscurcit ou s'éclaire. Il y a action de la pensée sur la volonté, et réaction de la volonté sur la pensée ; elles ne sont point isolées : l'homme est un. Il faut donc, dans la recherche de Dieu, se ceindre d'obéissance, selon l'expression du poète oriental. Tout ceci peut être regardé comme vrai. L'expérience montre que notre conduite exerce un grand empire sur notre pensée. La raison enseigne que le vrai et le bon sont uns. L'homme n'est donc pas dans la vérité, tant qu'il demeure dans le mal. Il peut avoir d'elle alors une image abstraite et morte ; il ne possède pas la vérité vivante et réelle. Pour bien penser, il faut bien vivre.

Baader s'est, dans la philosophie de la nature, aussi nettement séparé du panthéisme que dans la théorie de la liberté. Les poètes, inspirés par leur génie divinatoire, ont vu dans les tristesses et les joies de la nature, dans ses fêtes et ses deuils, dans ses voluptés et ses fureurs, l'image de nos espérances et de nos regrets, de notre bonheur et de notre infortune, de nos amours et de nos haines, l'image de l'homme tombé. Les religions sont unanimes à expliquer par une chute les fléaux de la nature, et par le péché la mort. Que doit penser la philosophie ? On trouve ici les mêmes solutions que pour la liberté. Le déisme et le panthéisme voient dans la mort comme dans le mal une institution nécessaire à l'économie du fini. Mais la mort n'est pas plus nécessaire que le mal. Nous avons au dedans de nous le type d'une nature idéale, dont les formes sont d'une irréprochable correction ; elle ne connaît ni souffrance, ni laideur, ni déclin ; elle a l'éternelle jeunesse de ce qui est parfaitement beau. La raison enseigne qu'il doit y avoir harmonie de l'idéal et du réel. Cette harmonie n'existe pas dans l'ordre présent de la nature ; il n'est donc pas l'ordre divin, l'ordre légitime, l'ordre primitif. La nature souffrante, infirme, périssable, est une nature déchue. La mort est donc la suite du mal, et n'affligeait pas le monde avant le péché. Baader arrive ici à une hypothèse aventureuse. La mort, selon lui, était avant l'homme ; l'histoire des révolutions du globe le prouve : il y a donc eu une chute antérieure à celle de l'homme, et la création de la terre est en rapport avec cette ancienne catastrophe. Le chaos de la *Genèse* n'est que les ruines confuses de la région céleste que gouvernait Satan et que troubla sa révolte. Le travail des six jours a eu pour fin d'ordonner et de réparer cette grande destruction. Ce ne fut qu'au terme de l'œuvre que la puissance du mal fut domptée. La mort était emprisonnée ; la désobéissance de l'homme lui ouvrit de nouveau les portes.

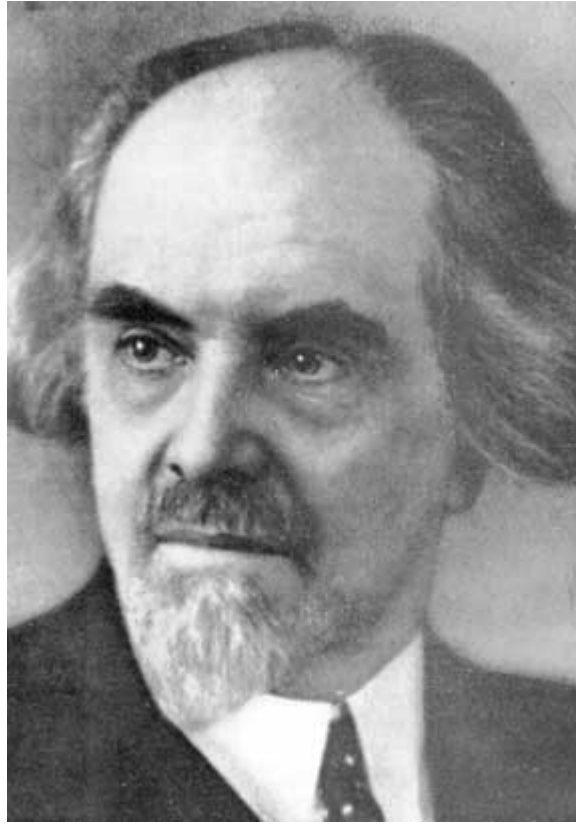
La nature, Isis voilée, semble vouloir punir les audacieux qui osent tenter ses mystères. Baader s'est permis dans la philosophie de la nature d'étranges aberrations. Il revient aux élucubrations de Jacob Bœhme et de Paracelse. Il est à regretter aussi qu'il ait donné dans son système, aux merveilles du somnambulisme, une place qu'elles n'ont pas dans la nature. S'il est frivole de négliger aucun fait, il est téméraire de trop vite expliquer ; il faut d'ailleurs toujours garder la juste proportion, et l'univers ne s'explique pas par une crise nerveuse. Baader a suivi avec grande attention la fameuse voyante de Prévorst, qui a tant occupé toute l'Allemagne savante et rêveuse, et jusqu'à Strauss lui-même ; il est fâcheux qu'il ait jeté par là quelque défaveur sur sa philosophie, qui renferme, du reste, tant de précieux aperçus.

Baader n'a pas en Allemagne toute la réputation qu'il mérite. On ne lui a pas encore pardonné le dédain qu'il avait de l'appareil systématique dont on a si fort la superstition au delà du Rhin. Il a dérouté les habitudes de lourde méthode qu'affectionne la science allemande. Baader, au lieu de faire un gros livre, a dispersé ses idées dans une multitude de brochures, et l'on a bien quelque peine à réunir en un même corps tous les membres de son système. Mais on sent toujours chez lui l'intime harmonie qui coordonne tous les détails. Baader n'en a pas moins exercé une grande influence : par sa polémique surtout, si incisive et spirituelle, il a beaucoup contribué à la réaction contre le panthéisme. Il compte ses partisans les plus nombreux parmi les mystiques et les théologiens philosophes. Julius Muller, entre autres, a écrit d'après ses principes un livre remarquable sur la chute et la rédemption. Hoffmann a publié, pour servir d'introduction à la philosophie de Baader, un volume facile et agréable, *die Vorhalle zu Baader*.

Il paraîtra peut-être, après tout cela, paradoxal de dire que Baader est un des philosophes allemands dont l'étude pourrait avoir le plus d'attraits et de profit pour nous. Nous croyons qu'il en est ainsi pourtant. Baader aimait l'esprit français, et le savait comprendre. Il avait même pour lui une prédilection qui lui a donné fantaisie d'écrire un jour en français (et quel français !) deux petits traités, qui feraient prendre de ce penseur une idée bien fautive à ceux qui ne le connaîtraient pas autrement. Malgré toutes ces excentricités et de fâcheuses préoccupations, il y a dans Baader une verve, une originalité, un rapide et libre mouvement que nous suivons plus volontiers que les lentes évolutions d'une métaphysique d'école. Sa pensée est profonde et difficile ; mais, sauf les abus de mysticisme, précise, nette, bien déterminée. Surtout, ce ne sont point chez Baader de vaines abstractions ; c'est l'homme, trop visionnaire sans doute et trop entouré de spectres, mais enfin l'homme vivant et réel, qu'il s'efforce d'étudier et de faire connaître. Baader a semé ses ouvrages d'une foule d'aperçus ingénieux, de vues nouvelles et d'idées fécondes. Il y a plus de bonne psychologie chez lui que dans aucun autre philosophe allemand. Ce n'est souvent qu'un trait, une saillie, quelquefois une boutade, toujours une vive lumière.

« Franz von Baader », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, 1851

NICOLAS BERDIAEV



A PROPOS DE JACOB BOEHME

Selon l'enseignement génial de Boehme, l'homme perdit la Vierge éternelle (*Sophia*), celle-ci le quitta et se réfugia au ciel. La nature féminine se détacha de l'homme-androgyne, et devint pour lui une nature extérieure, l'objet d'une torturante attraction et la source d'un esclavage. L'homme intégral et chaste demeurant en Dieu comprenait en lui la nature féminine. Nous retrouvons ici tout ce qui concernait l'homme et le cosmos. Le péché est avant tout la perte de l'intégrité et de la chasteté, il correspond à la division et à la dissension. L'intégralité sage synthétise précisément la chasteté, la virginité, c'est-à-dire l'union en l'homme de la nature masculine et de la nature féminine. L'attraction de la volupté, la sensualité, la dépravation apparurent dans le monde comme résultat de cette perte de l'intégralité, comme la conséquence inévitable du dédoublement survenu à l'intérieur. Toutes choses devinrent extérieures, les unes par rapport aux autres. Ce fut le cas de la nature masculine et de la nature féminine. L'élément féminin est un

élément extérieur, attirant et séduisant, sans lequel la nature masculine ne peut exister. L'homme ne peut demeurer fractionné, divisé, il ne peut être une moitié, un être incomplet. Aussi, le genre humain souffre-t-il ; il a soif de cette ré-union, il poursuit toujours sa propre réintégration, il aspire à la réalisation de son propre être total et androgyne. Mais dans l'élément racial, qui porte la marque de cette scission, l'intégrité ne s'acquiert jamais, l'image androgyne ne se rétablit pas, la soif de l'éternité qu'éprouve l'homme, son désir d'atteindre sa Vierge demeurent inassouvis. Chaque individu, homme ou femme, et dans des proportions différentes, est bisexuel, et c'est ce qui détermine toute la complexité de sa vie.

L'enseignement de Boehme concernant la *Sophia* est précisément celui de la Vierge et de l'image androgyne, image intégrale et virginale de l'homme. « Par sa luxure Adam perdit la Vierge, et dans la luxure il acquit la femme ; mais la Vierge l'attend toujours et s'il désire seulement naître à nouveau, elle le recevra, prête à le couronner d'une couronne de gloire (*Die drei Prinzipien göttlichen Wesen*). » « La Sagesse divine est la Vierge éternelle, et non la femme, elle est la pureté immaculée et la chasteté et elle apparaît comme l'image de Dieu et l'image de la Trinité (*Vom dreifachen Leben des Menschen*). » « La Vierge est de toute éternité, elle est créée, non engendrée ; elle est la sagesse divine et l'image de la Divinité (*Ibidem*). » « L'image de Dieu est la vierge masculine, et non la femme ou l'homme (*Mysterium magnum*). » « Le Christ sur la croix délivra notre image virginale de la masculinité et de la féminité et dans son amour divin il l'empourpra de son sang céleste (*Ibidem*). » « Le Christ naquit de la Vierge, afin de sanctifier à nouveau la *Tinctur* féminine et de l'unir au principe masculin, afin que l'homme et la femme deviennent androgynes, comme le fut le Christ (*Ibidem*). »

Extrait d'*Esprit et Liberté*, 1933



LE JUSTE MILIEU Du Moslim.

M. le baron Silvestre de Sacy a déjà fait observer « que le juste milieu, que chacun doit suivre dans sa conduite, évitant en toute chose les deux extrêmes, est le caractère propre des dogmes et des rites de l'islamisme. » La maxime arabe, « les meilleures affaires sont celles du milieu¹, » est connue, et la langue arabe a même un mot particulier pour exprimer l'homme du juste milieu, *al-moktassid*², que Golius explique : « Qui medio modo se habet, sive quoad corpus sine quoad animum. » Si tout ceci est connu, le mot de la tradition du prophète, conforme au verset 144 de la seconde surate du Coran, qui est le fondement du juste milieu des moslimes, n'a encore été publié nulle part.

Le verset du Coran est le suivant :

« Ainsi nous vous avons placés comme le peuple du milieu (i.e. *optimam* et *justissimam*, ajoute Maraccius d'après les commentaires arabes), pour que vous soyez les témoins contre les hommes, et que le prophète soit témoin contre vous.»

Le mot du prophète conforme à ce verset est consigné dans le trois mille sept cent quatre-vingt-dixième chapitre du grand recueil des traditions de Bokhara.

قال رسول الله صلى الله عليه وسلم يجا بنوح يوم القيمة
فيقال هل بلغت فيقول نعم يا رب قال فتسأل أمتك هل
بلغتكم فيقولون ما جاءنا من نذير فيقال من شهدك فيقول
محمد وأمتك فيجا بكم فتشهدون ثم قرأ ورسول الله
صلى الله عليه وسلم وكذلك جعلناكم أمة وسطا قال
عدلا لتكونوا شهداء على الناس ويكون الرسول عليكم شهيدا

« L'envoyé de Dieu (auquel Dieu soit propice !) a dit : « Dieu viendra, au jour du jugement, à Noé, et lui demandera : As-tu fait parvenir mon message ? Noé dira : Oui, Seigneur. Alors on

¹ خير الامور اوسطها

² المقتصد

demandera à son peuple : Vous a-t-il fait parvenir le message ? Et ils diront : Il ne nous est arrivé aucun prédicateur. Dieu dira à Noé : Quels sont tes témoins ? Noé dira : Mohammed et son peuple. Il viendra alors avec vous, et vous rendrez témoignage. » Après cela l'envoyé de Dieu (auquel Dieu soit propice !) récitera le verset : « C'est ainsi que nous vous avons placés comme le peuple du milieu (il ajoutera, c'est-à-dire juste), pour que vous soyez les témoins contre les hommes et que l'envoyé de Dieu soit témoin contre vous. »

HAMMER-PURGSTALL.



MEMOIRE sur LES ISMAÉLIS ET LES NOSAÏRIS DE SYRIE,

Adressé à M. SILVESTRE DE SACY par M. Rousseau, Consul-Général de France à Alep, et Correspondant de la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut : lu dans les séances particulières de cette Classe.

Sur les confins de la Syrie, au milieu des montagnes de *Semmak*, dont la chaîne, à peu près parallèle aux côtes de la Méditerranée, se joint à celle du Liban, existent deux peuples autrefois puissans [*sic*] et disséminés dans l'empire des khalifes, aujourd'hui dégénérés, avilis et resserrés dans d'étroites limites. Ces deux peuples, les *Ismaélis* et les *Nosairis*, compris par les historiens orientaux sous la dénomination commune de *Baténis*³, nous sont représentés comme

³ C'est-à-dire *Partisans de la doctrine intérieure ou allégorique. S. de S.*

Suivant l'auteur du livre intitulé : *Talkhis elbeyan fi dzjer abl eladyran*,

des sectes obscures et misérables, par des voyageurs qui n'avoient pu approfondir les dogmes qu'ils professent clandestinement sous la domination tyrannique des Turcs. J'ai recueilli sur ces deux peuples⁴ divers renseignemens [sic] dont je vais offrir ici le résultat, en traçant un abrégé historique de leur origine, de leur croyance, de leurs mœurs et coutumes, enfin, des principales révolutions qu'ils ont éprouvées depuis les premiers siècles de l'hégire jusqu'à nos jours.

Pour éviter toute confusion, je traiterai séparément de chacune de ces deux sectes. Quoique celle des Ismaélis soit la moins considérable, comme je me suis procuré le livre qui contient les principes de sa morale et de sa religion, c'est par elle que je commencerai.

Des Ismaélis.

Les Ismaélis reconnoissent pour auteur *Ismaël*, fils aîné de Djafar-elsadek⁵, à qui il devoit succéder dans l'imamat⁶. Une mort prématurée l'enleva, et Mousa, son cadet, fut désigné par Djafar pour être son successeur. Une telle disposition, qui n'avoit rien que de juste, sema la division parmi les *Schias* ou partisans d'Ali, qui différoient de leurs ennemis jurés, les *Sunnis* en ce qu'ils regardoient

plusieurs autres sectes, telles que les *Karmates*, les *Talimis*, les *Huzimis*, les *Keïsanis*, les *Imamis*, etc., sont aussi comprises sous la dénomination de *Baténis*.

⁴ Il vaut mieux considérer les Ismaélis et les Nosairis comme deux sectes nées dans le sein de l'islamisme, que comme deux peuplades, distinguées des nations parmi lesquelles elles habitent. *S. de S.*

⁵ Djafar-eIsadek étoit issu d'Ali en ligne directe ; il est reconnu par les *Schias*, ou partisans d'Ali, pour le sixième Imam. Outre le surnom de *Sadek* (le véridique), il porte encore celui de *Seïd-elabtal* (le plus grand des héros). Ses sectateurs ont plusieurs livres dans lesquels on célèbre ses vertus éminentes, et on raconte de lui des aventures merveilleuses dont on place la scène dans je ne sais quelles contrées reculées. On lui attribue aussi des miracles et beaucoup d'ouvrages mystiques, un entre autres qui traite des sorts, et qu'on nomme *Kitab korat*. Djafar passe pour être l'auteur du fameux *Djeifr*, c'est-à-dire d'une peau sur laquelle sont tracées en caractères cabalistiques toutes les destinées de la religion musulmane. Cet imam mourut à Médine, sa patrie, l'an 95 de l'hégire.

⁶ C'est-à-dire, dans la dignité d'Imam. Ce mot pris dans son acception primitive désigne le ministre qui, dans les mosquées, entonne le premier les prières, et les récite à la tête du peuple assemblé ; mais les *Schias* l'ont appliqué particulièrement à ceux des descendans [sic] d'Ali qu'ils regardent comme les légitimes héritiers de toute l'autorité spirituelle et civile qui leur a été transmise par Ali. Ces Imams sont au nombre de douze, dont les noms et la succession se trouvent dans plusieurs ouvrages connus de tout le monde, et notamment dans la Bibliothèque orientale.

comme usurpateurs Abou-beer, Omar et Othman, reconnus par les *Sunnis* pour vrais et légitimes khalifes. Une foule d'esprits mutins et audacieux se soulevèrent tout-à-coup contre cette disposition, et prétendirent que puisque Ismaël avoit été désigné pour imam, il n'étoit pas juste qu'on dépouillât ses descendants de cette dignité pour la faire passer dans une branche collatérale. D'après ce principe, ils refusèrent de reconnoître la suite des imams admis par les *Schias*, dont ils se séparèrent, et ils formèrent une nouvelle secte qui prit, dès son origine, le nom d'*Ismaélis*.

Cette division eut des suites funestes, et les grands troubles qu'elle excita plus d'une fois en Asie et en Afrique, déchirèrent et ensanglantèrent l'empire musulman. Dès le second siècle de l'hégire, les *Ismaélis* s'étoient rendus redoutables aux khalifes, dont ils ravagèrent les possessions dans l'Irak et la Syrie, sous le nom de *Karmates* et de *Baténis*⁷, et en Perse, sous ceux de *Talimis* et *Mélabédèhs*⁸. Leur puissance s'accrut et se consolida de jour en jour ; et enfin, il sortit de cette secte deux grandes dynasties, dont chacune eut des souverains particuliers. La première s'empara de l'Égypte en 908 ou 910 ; la seconde s'établit dans le *Koubistan* ou *Irak Adjémi*, environ 180 ans plus tard.

Le nom de dynastie pourroit également convenir à deux grands partis d'*Ismaélis*, qui se formèrent, l'un dans l'*Irak Arabi* (ce sont les *Karmates* dont nous venons de parler), et l'autre dans le Yémen⁹. Ils eurent chacun des chefs particuliers, dont nous

⁷ Il y a des écrivains qui distinguent les *Karmates* des *Ismaélis*, faisant de ces derniers une secte à part. Cette distinction, au surplus, n'est applicable qu'à la constitution civile de ces sectes, et nullement aux dogmes qu'elles professent. Les *Karmates* eurent pour chef un certain *Kersab*, surnommé *Karmati*, du lieu de sa naissance qui étoit proche de Coufa ; il parut dans l'*Irak Arabi* vers la fin du troisième siècle de l'hégire. La dynastie des *Ismaélis* de Perse fut établie longtemps après par *Hassan ben-Sabbah*, et porta des coups funestes à la puissance des khalifes. Du reste, ces deux sectes s'accordoient à reconnoître Ismaël, fils aîné de Djafar, pour septième et dernier Imam: Elles interprétoient l'une et l'autre allégoriquement les préceptes fondamentaux de la religion musulmane, et elles avoient adopté des pratiques directement opposées à celles de l'Islamisme.

⁸ Le surnom de *Mélabédèhs* ou *Impies* n'a été donné aux *Ismaélis* de Perse que sous le 4^e prince de cette dynastie, vers l'an 560 de l'hégire. Quant à celui de *Talimis*, il leur fut donné parce qu'ils enseignoient le dogme du *talim*, c'est-à-dire qu'ils soutenoient que l'homme ne peut connoître la vérité que par voie d'enseignement. *S. de S.*

⁹ Ce furent *Abou'lkasem ben-Abd-almélic*, surnommé *Mansour* et *Ali ben-Alfadh*, tous deux de la secte des *Ismaélis*, et disciples du fameux *Maimoun alkaddab*, grand astrologue et gardien du tombeau de l'imam Hosseïn, qui portèrent, en 268 de l'hégire (881 de J.C.), leurs dogmes pernicieux et leurs ravages dans cette partie reculée de l'Arabie. Ils y firent d'abord beaucoup de prosélytes, et

trouvons la suite dans les Annales orientales, ainsi que le récit des désastres et des ravages qu'ils commirent. Mais comme aucune de ces deux branches n'a eu une longue durée, ni des chefs décorés du titre de prince, il nous suffit de les avoir indiquées.

Les Ismaélis d'Égypte avoient commencé par s'emparer de diverses provinces d'Afrique ; et ce ne fut que sous le quatrième prince de cette dynastie qu'ils transportèrent le siège de leur empire en Égypte, pays dont ils venoient de faire la conquête. Ils sont connus sous le nom de *Khalifes Fatémites*. L'on compte en tout quatorze princes de cette dynastie, qui subsista deux cent soixante-sept ans. Elle eut pour fondateur *Mohammed Abou-Obéïd-allah*, surnommé ensuite *Mehdi* ou *directeur des fidèles*, et s'éteignit en la personne d'*Adhed-lidin-allah*. Après sa mort, arrivée en 567 de l'hégire (1171), l'autorité des Khalifes de Bagdad fut rétablie en Égypte par Saladin, qui fit cesser le schisme qui duroit depuis plus de trois siècles.

Un ambitieux, nommé *Hassan ben-Sabbah*, qui se prétendoit issu d'Ismaël, fils de Djafar, s'étant mis à la tête des fanatiques de la Perse, s'empara du fort château d'Alamout¹⁰, et fonda, en 483 de l'hégire (1090 de J.C.), dans la province de *Koubestan* ou *Djébal*, la seconde dynastie des Ismaélis¹¹. Celle-ci comprend huit princes, qui se succédèrent sans interruption, pendant un intervalle de cent soixante-onze ans. Nous ne tracerons point le tableau des actions atroces, des meurtres, des ravages qu'ils commirent dans leur obéissance aveugle à leur prince, connu sous le nom de *Scheikh-eldjebel*, et que les historiens occidentaux des Croisades appellent le *Vieux de la Montagne*. L'idée de toutes ces horreurs s'est conservée dans le mot assassin¹², corruption d'une épithète qu'ils portoient en

se rendirent maîtres, en moins de deux ans des places les plus importantes ; mais leur domination ne se maintint pas long-temps dans ce pays. Les vrais Musulmans, ralliés sous les étendards de l'émir *Saad ben-Djafar* que les novateurs avoient dépossédé de Sanaa, l'héritage de ses pères, se soulevèrent tout-à-coup contre les usurpateurs dont ils tuèrent le chef, et les chassèrent pour toujours de la province qu'ils avoient envahie.

¹⁰ Alamout est situé sur la frontière du Mazendéran, quelques lieues au nord de Karwin.

¹¹ J'ai fait voir dans mon Mémoire *sur les Assassins et sur l'origine de leur nom*, dont un extrait seulement a été publié, que *Hassan ben-Sabbah* reconnoissoit la souveraineté des khalifes Fatémites d'Égypte, et ne se donnoit que pour leur lieutenant. *S. de S.*

¹² M. Silvestre de Sacy m'a observé [*sic*], dans une de ses lettres, que le nom d'*Assassin* peut venir de celui de *Haschischî*, que les historiens orientaux donnent souvent aux Ismaélis à cause de l'usage immodéré qu'ils faisoient de la feuille

Orient, et dont on qualifia par la suite tous ceux qui se souillèrent des crimes qu'ils pratiquoient journellement. Nous renverrons le lecteur à la Bibliothèque orientale, où il trouvera de plus grands détails, en nous contentant d'observer que ce fut le fameux Holagou qui purgea la terre de cette race d'hommes féroces, en détruisant leurs principales forteresses, après avoir vaincu et fait prisonnier Rocn-eddin, leur dernier souverain.

Cependant les Mogols d'Hologou ne détruisirent point tellement la nation des Ismaélis, qu'il n'en échappât quelques restes à leur fureur. Mais depuis ce grand événement, cette secte n'a traîné qu'une existence obscure et misérable dans quelques coins des pays asiatiques.

Lors de mon voyage en Perse, j'ai eu soin de m'informer s'il en subsistait véritablement quelques restes reconnoissables dans ce royaume : on m'a répondu qu'ils y étoient assez répandus, et étoient tolérés par le gouvernement local, comme tant d'autres sectaires. J'ai, de plus, appris avec beaucoup de surprise, qu'ils ont conservé jusqu'à ce jour, leur *Imam*, qui descend, selon eux, d'*Ismaël* même, fils aîné de *Djafar-elsadek*, et dont la résidence est à *Khekh*, petit village du district de *Khom*. Cet Imam, *Schah Khalil-allah*, a succédé à son oncle, *Mirza Abou'lkasem*, qui joua un grand rôle sous le règne des Zendes. Il est haï par le clergé persan ; mais le Schah, loin de permettre qu'il soit inquiété, le considère et le protège, à cause des revenus annuels qu'il en retire ; car *Khekh*, ainsi que bien d'autres endroits de l'empire, où siègent les chefs spirituels des religions étrangères, est une mine riche et féconde, propre à satisfaire la passion du monarque persan pour les richesses. J'ajouterai que *Schah Khalil-allah* est presque révééré comme un dieu par ses partisans, qui lui attribuent le don des miracles, l'enrichissent continuellement de leurs dépouilles, et le décorent souvent du titre pompeux de khalife.

(La suite dans le prochain numéro des *Cahiers d'Orient et d'Occident*)

de chanvre, appelée en arabe *haschischèh* ou *haschischét-alfokara*, et qui produisait chez eux une ivresse ou fureur pareille à celle que procure l'opium parmi les Indiens et les Malais. Au reste, ce nom n'est plus connu en Syrie, et j'ignore s'il a également cessé d'être en usage dans la Perse.

LIBRES DESTINATIONS

ASIE CENTRALE



M. SVEN HEDIN.

M. Sven Hedin dans l'Asie centrale

M. Sven Hedin, que la Société de géographie doit recevoir prochainement, continue dignement l'héroïque lignée de ces Scandinaves qui mettent au service de l'exploration la vigueur physique, la force d'endurance du soldat, en même temps que les connaissances encyclopédiques du savant.

Nordenskiöld et Nansen avaient exploré les terres arctiques ; Sven Hedin, le premier parmi ses compatriotes, s'est attaqué à ces régions de l'Asie centrale où les déserts brûlants s'étendent au pied des chaînes glacées. C'est en 1890, à peine âgé de 25 ans, qu'il fit son premier voyage en Perse et en Kachgarie. Il y conçut l'idée d'une nouvelle expédition, ayant pour but tout d'abord le plateau des Pamirs, puis la grande dépression du Turkestan oriental, ce cul-de-sac de l'Asie où tous les peuples en marche à travers le continent ont laissé des représentants, comme ces alluvions que les remous d'un fleuve déposent dans quelque anse tranquille. Bien que parcouru depuis quarante ans par de nombreux explorateurs, Schlagintweit, Shaw, Prjevalski, et tous les Russes qui lui ont succédé, Bonvalot et Henri d'Orléans, Grenard et Dutreuil de

Rhins, ce pays offre encore bien des problèmes au géographe, à l'ethnologue et à l'archéologue. M. Sven Hedin aura en la bonne fortune d'en résoudre quelques-uns.

Ayant pu organiser son expédition, grâce aux libéralités du roi Oscar et de deux riches compatriotes, il partit de Stockholm en octobre 1893 ; le 2 mars 1897, il arrivait à Pékin, d'où il revenait en Suède par la Mongolie et le chemin de fer transsibérien, ayant ainsi traversé deux fois, de part en part, le continent d'Asie.



Nous avons déjà parlé ici-même des épisodes de ce voyage de trois ans et demi, nous nous bornerons donc à donner ici un bref aperçu de ses principaux résultats.

L'année 1894 ayant été consacrée presque entière à l'exploration des Pamirs, Sven Hedin montait vaillamment, dès le mois de février, à l'assaut de cet immense massif ; le 10 mars, il atteignait le lac Kara-Koul ; il y naviguait sur un canot de sa fabrication pour y faire des sondages, et constatait une profondeur maxima de 230 mètres. Puis il descendait le versant chinois, beaucoup plus abrupt que le versant russe, et arrivait le 7 avril à Kachgar. Il repartait bientôt pour les montagnes et entreprenait l'ascension du Moustagh-Ata, cime superbe qui ne le cède au Gaurisan-Kar que d'un millier de mètres, et qui domine de son sommet couvert de neige et de glace les pentes orientales des Pamirs.

A plusieurs reprises, il recommença au péril de sa vie l'assaut du colosse, mais il ne put dépasser, dans sa dernière tentative, la hauteur de 6 000 mètres. L'état de ses hommes, le mal des

montagnes, dont il était atteint lui-même, un ouragan de neige l'en empêchèrent. Il ne croit pas cependant que l'ascension du Moustagh-Ata soit impossible à des alpinistes expérimentés ; les derniers exploits de MM. Conway dans l'Himalaya et Fitz Gerald dans les Andes semblent lui donner raison.

Le séjour du voyageur dans le massif n'aura pas été inutile pour la science, puisqu'il a recueilli de nombreux documents sur les glaciers du Moustagh et sur leurs variations. Il a pu en conclure que les neiges et les glaces couvraient autrefois dans les Pamirs une superficie beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui, et qu'elles ne cessent de reculer, parce que l'humidité de la région va en diminuant.

En 1895, M. Sven Hedin partait de Kachgar et traversait la partie du désert de Gobi comprise entre le Yarkand-Daria et le Khotan-Daria, et connue sous le nom de Takla-Makan. Ce fut la partie la plus dramatique de son voyage. Sa provision d'eau étant insuffisante, il manqua mourir de soif, et c'est presque en râlant qu'il atteignit, le 5 mai, les premières flaques du Khotan-Daria. Mais il avait perdu deux de ses hommes, presque tous ses chameaux, ses journaux et ses instruments scientifiques : ceux-ci furent retrouvés plus tard et lui furent rendus.

Cette traversée du désert permettra de rectifier sur plusieurs points les cartes actuelles. Ainsi le territoire compris entre Kachgar et le Yarkand-Daria, loin d'être un désert, comme on l'a cru jusqu'ici, renferme au contraire de petits villages réunis par des pistes et entourés de plantations. Quant au Takla-Makan lui-même, il était à peu près inexploré. M. Sven Hedin y a constaté l'existence des montagnes du Masar-Tagh, simplement signalées par Prjevalski et Carey ; elles forment deux massifs, entre lesquels s'étend un grand lac.

De retour à Kachgar par la vallée du Khotan-Daria, l'Aksou, Outch-Tourfan, il dut faire revenir des instruments d'Europe, et mit à profit ce retard pour explorer encore une fois les Pamirs. Son voyage le mena jusque sur le versant de l'Amou-Daria, dans la vallée de l'AkSou, où il rencontra la commission de délimitation anglo-russe, qui achevait ses travaux.

La campagne de 1896 ne fut pas moins féconde en résultats que les deux autres. En janvier, M. Sven Hedin quittait Khotan pour prendre la direction de l'Est. Peu de jours après, en suivant

l'ancien lit qui prolonge vers le Nord le Keriä-Daria, absorbé aujourd'hui, il découvert, avant d'atteindre le Tarim, les ruines d'une ancienne ville bouddhiste, disparue depuis mille ans sous les sables, qui, poussés par le vent du nord-est, avancent peu à peu et menacent d'envahir toutes les oasis situées à la base du Kouen-Loun.

Les constructions remises au jour par les fouilles étaient en bois de peuplier et en roseau, cimentées d'un mortier dur comme la pierre. Sur les murs de l'une d'entre elles, Sven Hedin releva des peintures représentant des femmes assises, les mains croisées dans l'attitude de la prière, portant sur le nez une marque jaune, comme les Hindous.

Cette découverte jette une vive lumière sur l'histoire ancienne du Turkestan oriental et la civilisation hindoue qui s'y introduisit. Il était encore réservé à notre voyageur de résoudre un problème qui a, depuis longtemps, divisé les géographes : il s'agit de la position du Lob-Nor. En 1876, Prjevalski ne l'avait pas trouvé à l'endroit où le plaçaient les cartes chinoises, de dix ans antérieures ; mais il avait découvert, à une centaine de kilomètres vers le Sud-Sud-Est, un bassin d'eau douce, sans profondeur, où les dernières eaux du Tarim se mêlaient à celles du Tchertchen-Daria. C'est ce même lac qu'ont visité Bonvalot et le prince d'Orléans.

Le voyageur russe n'hésita pas à y voir le Lob-Nor des Chinois. Mais cette opinion a été combattue d'emblée par le géographe allemand Richtofen, qui soutenait que les cartes chinoises n'avaient pu commettre une erreur aussi grossière.

L'exploration de Sven Hedin permet de concilier les deux opinions. Il a vu, à la place marquée par les cartes chinoises, une nappe d'eau importante, tandis qu'il n'a trouvé, sur l'emplacement du lac vu par Prjevalski et par Bonvalot, que de vastes terrains boueux. Tout le monde avait raison : le Lob-Nor se déplace ; depuis neuf ans, date de la visite de Bonvalot, il est revenu vers le Nord. Ainsi, le lac actuel est bien à peu près où l'avaient marqué les cartographes chinois ; mais ce n'est plus le même : il s'allonge du Nord au Sud au lieu de s'étendre de l'Ouest à l'Est, et le manque d'arbres sur ses bords indique qu'il est tout nouveau.

La cause de ces déplacements est très simple ; la partie du Turkestan où vient mourir le Tarim est une plaine absolument unie, et sur 100 kilomètres, on n'y observe pas de différences de niveau

de plus de deux mètres.

Revenu à Khotan, M. Sven Hedin repartit en juin 1896, franchit le Kouen-Loun à la passe de Jappkalik, puis l'Arkatag, et, marchant vers l'est entre cette chaîne et une seconde, non moins élevée, il atteignit un immense plateau, couvert de vastes et nombreuses nappes d'eau salée ; le voyageur n'en compta pas moins de trente-trois. Il ne rencontra pas un être humain, mais d'innombrables troupeaux de yaks et d'ânes sauvages. La constitution de cette partie du plateau tibétain ressemble donc à celle de la région au nord de Lhasa.

Ayant dépassé le Thibet, M. Sven Hedin pénétra en Chine par le Koukou-Nor et Lan-Tchéou. Il suffit de jeter un coup d'œil sur une des cartes récentes de l'Asie centrale et de lui comparer l'itinéraire du voyageur suédois pour voir quelles notions nouvelles il nous apporte. Il mérite, dès maintenant, de prendre place au nombre des grands explorateurs du vieux continent, à côté de ceux que nous avons énumérés. Il a accompli la même œuvre qu'avait poursuivie et presque achevée notre cher et regretté Dutreuil de Rhins, et, plus heureux que lui, il a pu revoir sa patrie et recevoir, dans le monde savant, l'accueil qu'il a si pleinement mérité.

Vient de paraître

Miroirs du Moyen Age, par Patrick Ringgenberg, Les Deux Océans, Paris, 2007

L'ouvrage contient une initiation à la lecture des romans du Graal, une étude sur la musique chez Hildegarde de Bingen ainsi qu'une réflexion sur la sagesse du *Décameron* de Boccace.

Voir les CR des précédents ouvrages de Patrick Ringgenberg sur le site :

<http://www.moncelon.fr>

LA COLLECTION D'ORIENT ET D'OCCIDENT

AUX EDITIONS INTEXTE

A paraître en automne 2007

L'INDE MUSULMANE

D'après
Garcin de Tassy

Le présent volume réunit autour d'un important Mémoire¹³ que Garcin de Tassy publia en plusieurs livraisons dans le *Journal asiatique* en 1831, deux longues recensions de sa plume qui, de son aveu même, le complètent utilement. La première parut dans le tome IX du *Nouveau Journal asiatique* en 1832. Elle rendait compte d'un ouvrage, publié à Londres la même année, dont l'auteur, Mme Meer Hassan Ali, était une Anglaise qui avait séjourné pendant douze années en Inde auprès de son mari, un musulman anglophone, d'une famille de lettrés de confession chiite. L'ouvrage s'intitulait : *Observations on the Musulmauns of India*. Les informations recueillies de première main méritaient toute l'attention de Garcin de Tassy qui les exploita en relation avec son propre Mémoire. La seconde recension, parue dans *Le Journal des savants*, en août 1833, concernait cette fois la publication par un Indien musulman, Jafar Scharîf, du *Qanoon-e Islam* (*Règles de l'islamisme, ou usages des Musulmans de l'Inde*), traduit et présenté par G.A. Herklots. Consacré aux pratiques culturelles des musulmans de l'Inde, ce *Qanoon-e Islam* confirmait en bien des points le Mémoire de Garcin de Tassy. L'ensemble constitue par conséquent un volume complet sur les « particularités de la religion musulmane dans l'Inde », dans le premier quart du 19^e siècle, certes, mais nous savons aussi que *rien n'a vraiment changé* des pratiques des musulmans indiens, en Inde comme au Pakistan

¹³ « Mémoire sur quelques particularités de la religion musulmane dans l'Inde, d'après les ouvrages hindoustani », *Nouveau Journal asiatique*, août, septembre et octobre 1831.

AU SOMMAIRE DE CE NUMERO

De l'Orient intérieur

Jean Moncelon, « Sophia »

Documents d'Orient et d'Occident

« Franz von Baader », Suite et fin, *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, 1851.

Nicolas Berdiaev, A propos de Jacob Boehme, extrait d'*Esprit et Liberté*, 1933.

Hammer-Purshall, « Le juste milieu du Moslim », *Journal Asiatique*, mars 1837.

Mémoire sur les Ismaélis et les Nosairis de Syrie, adressé à M. Sylvestre de Sacy par M. Rousseau, Consul-Général de France à Alep, *Annales des Voyages*, tome XVIII, 1802.

Libres destinations

« M. Sven Hedin dans l'Asie Centrale », *Tour du Monde*, 1896.

Ces Cahiers sont est une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.com/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2007